



HAL
open science

Le parti-pris des mots

André Grange

► **To cite this version:**

| André Grange. Le parti-pris des mots. Expressions, 1994, 05, pp.05-23. hal-02403795

HAL Id: hal-02403795

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02403795>

Submitted on 11 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PARTI-PRIS DES MOTS.

André GRANGE¹⁹²
I.U.F.M. de La REUNION¹⁹¹

Nous partirons d'un constat assez général pour être inquiétant : l'étude des mots - plus précisément des lexèmes, c'est-à-dire de tout le vocabulaire qui nous permet de parler du monde et de définir notre propre pensée - est passée à l'arrière-plan à la fois des préoccupations des linguistes et des leçons des manuels scolaires. Ceci entraîne un déficit grave à la fois pour l'analyse et pour la communication aussi bien des savoirs que des pensées. Les mesures prises par le ministre de la francophonie contre l'invasion des mots d'origine anglaise s'attaquent à un effet et elles ont donc une valeur essentiellement défensive. Quant aux médias, en se moquant de ces mesures, ils ne font que défendre leur propre pouvoir sur la langue, en faisant croire aux auditeurs passifs que c'est eux qui seront gênés par ces interdictions. Pourtant, de nos jours, laisser la langue évoluer au choix des usagers c'est en réalité la confier aux médias eux mêmes, c'est-à-dire souvent, à un certain snobisme caché derrière l'étiquette d'"internationalisme culturel."

Le but de cet article n'est cependant pas d'entrer dans une polémique, mais : - de resituer le problème dans une évolution historique - d'analyser comment fonctionne le rapport entre les mots et les référents auxquels ils renvoient. - de proposer l'analyse de quelques "mots-concepts" qui éclairent l'histoire de notre propre culture. Ces exemples ont pour but de montrer comment le vocabulaire révèle en profondeur les idéologies sur lesquelles nous construisons nos "évidences", et de montrer ainsi le lien profond qui unit la pensée et les mots.

I-De la philologie à la linguistique structurale.

Dès le Cours de Linguistique Générale de Saussure s'esquisse une double rupture, qui se fera de plus en plus radicale à mesure que le structuralisme s'imposera. Pour devenir scientifique, la linguistique cherche à se constituer autour d'un objet clos, entièrement cernable, ce qui suppose - d'une part d'évacuer l'étude des variations historiques : plus de diachronie, mais l'analyse d'un état de la langue en synchronie pour en dégager les rapports structuraux. - et d'autre part, de s'intéresser en priorité aux éléments les plus stables de la langue: la phonologie, puis la syntaxe.

En instaurant l'opposition entre langue et parole, et en considérant que seule la première peut être étudiée avec quelque rigueur, Saussure posait l'acte fondateur d'une nouvelle discipline, dont on ne verrait les pleins effets que cinquante ans plus tard. Certes, le mot *linguistique* existait avant lui, et Meillet réalisait au même moment des études diachroniques qui n'ont pas perdu leur validité. Mais il est certain qu'en isolant des mots ou des tournures et en suivant leur évolution à travers l'histoire, on devait, pour l'origine et certaines étapes, se contenter d'hypothèses parfois difficilement vérifiables. Le structuralisme était-il donc cette rupture épistémologique qui allait donner à la linguistique son véritable statut scientifique? Nous ne le croyons pas, et nous pensons que l'histoire s'est chargée de montrer que c'était là une utopie ravageuse, comme la plupart des utopies. Mais cette méthode a permis des acquis, et pour mesurer toutes ses conséquences, nous voudrions en analyser les a priori.

La parole, trop variable, ne pouvait être étudiée avec la même rigueur que la langue, réalité virtuelle ¹ dont on rechercherait, éventuellement à un niveau de plus en plus abstrait, les unités de base. Après tout, la biologie avait fait des progrès considérables du jour où on avait pu pratiquer la dissection des cadavres! Donc tuons la langue, et disséquons son cadavre ! L'image peut choquer, mais elle correspond bien à la démarche suivie : si la langue est faite pour communiquer, c'est pourtant en commençant par la prendre en dehors de tout fonctionnement réel, donc en dehors de toute communication, qu'on cherche à en connaître les mécanismes. Raisonnons en termes de systèmes: la langue est un système ouvert, donc évolutif, et il est bien vrai que, pour accéder à la connaissance d'un tel système, on peut commencer par le fermer, l'isoler des autres systèmes avec lesquels il est en relation, et le stabiliser dans un de ses états, pour repérer les unités et leurs relations internes. On peut ainsi espérer accéder à une grande rigueur, alors qu'auparavant les différentes interrelations dans lesquelles entrait chaque élément obligeaient l'observateur à se fier souvent à une intuition qui dépendait de l'étendue de sa propre culture.

¹ Elle est donc une construction abstraite, à partir d'observations d'où l'on a déjà éliminé nombre de variantes.

1- La Phonologie.

Les avantages sont donc évidents, et les résultats ont partiellement prouvé l'intérêt de cette méthode de recherche. Les premiers acquis apparaîtront, très logiquement, dans la partie la plus fermée du système, celle des unités de deuxième articulation, les phonèmes. Dès les années trente, Troubestskoy isole et détermine avec une certaine rigueur un nombre réduit de phonèmes - entre trente et cinquante - dans chaque langue. Et surtout, à ce niveau du système, il démontre que leur définition n'est pas acoustique (hauteur, intensité ou durée d'un son) mais strictement linguistique (possibilités de commutations et d'oppositions dans la même langue, puisque chaque langue possède un système partiellement différent de celui des autres langues : le même son produit une "jota" pour une oreille espagnole et un R pour une oreille française). Cet acquis est loin d'être négligeable, mais on a souvent tendance à en exagérer la rigueur, et à considérer, en particulier quand on l'enseigne aux étudiants, que le problème est définitivement résolu. Il reste pourtant des limites mal explorées : - on présente généralement l'opposition entre voyelles ouvertes et voyelles fermées (e, o) comme la séparation entre phonèmes différents, alors qu'il s'agit, dans la plupart des cas, de variantes contextuelles, régionales ou culturelles dont le rendement linguistique (par ex l'opposition entre près et pré) est voisin de zéro.

Plus généralement, l'instabilité des traits distinctifs (par ex l'opposition entre sourdes et sonores pour les consonnes) est telle qu'il faudrait se poser la question des variantes régionales (les variantes contextuelles sont ici stabilisées par l'influence de la langue écrite, comme pour "obtenir" que l'on prononce avec un p et non un b). Dans la pratique le problème se pose sous la forme de l'intercompréhension : il faudrait repérer à partir de quel degré de déformation celle-ci disparaît. Il est évident que là il devient obligatoire d'ouvrir le système pour étudier les différents types de compensations qui interviennent, et c'est la réintroduction du sens, qu'on avait bien pris soin de tenir à l'écart!

Enfin, il reste le problème de l'intonation. Il y a un aspect sémantique, élémentaire : à l'oral, même sans inversion de l'ordre des mots, on peut exprimer une interrogation par la seule inflexion de voix. Il y en a un autre, très important et beaucoup plus difficile à repérer: le ton ironique, qui indique que le sens littéral doit être inversé. Il y a aussi l'expression affective, déterminante pour définir la relation établie, et là se précipitent les multiples variantes individuelles qu'un acteur apprend peu à peu à maîtriser. Et il y a encore un aspect presque toujours oublié: celui de la "musique" de la phrase, liée aux accents régionaux, au timbre de la voix, etc. La parole est l'amorce du chant, et il est des accents plus "chantants" que d'autres. Comment? Pourquoi?

Nous ne développerons pas plus longuement ces problèmes. Relevons

seulement que, s'ils sont peu étudiés alors qu'ils ont de si grandes conséquences dans les échanges oraux, c'est parce que la linguistique a délaissé l'observation et la pratique, pour ne s'attacher qu'à l'écrit et devenir une science du papier et du crayon, rêvant d'imiter la logique formelle. Encore une utopie bien dangereuse!

2 - La Syntaxe.

La notion de structure semble s'appliquer tout naturellement au domaine de la syntaxe, puisque c'est elle qui fournit l'armature de la phrase - donc, en concluront certains, comme Chomsky, l'armature de la pensée. Il est intéressant, à ce propos, de refaire un bref historique, pour montrer combien les théories, aussi rigoureuses et logiques paraissent-elles, ne sont jamais complètement indépendantes du climat intellectuel dans lequel elles naissent, et même des modes. Dans les années cinquante, c'est Tesnière¹ qui développe le premier modèle structuraliste, qui présente deux particularités intéressantes: - il rend compte de tous les rapports syntaxiques à partir de quatre fonctions de base correspondant aux quatre catégories de mots (noms, adjectifs, verbes, adverbes) et de règles de translation simples. L'auteur prend la précaution de tester son système grâce à l'appui d'un réseau d'écoles normales, et de le faire fonctionner sur des textes qui, comme les fables de La Fontaine, offrent des structures de phrases très diversifiées. C'est dire que sa préoccupation reste pédagogique et que, grâce à cela, il aboutit à un type d'analyse à la fois plus simple et beaucoup plus rigoureux, permettant la création de multiples exercices d'expansion ou de condensation.

En ce qui concerne la généralisation possible à d'autres langues, les exemples choisis par l'auteur montrent que le modèle fonctionne aussi bien pour les langues analytiques comme le français que pour les langues à flexions, comme le russe ou le latin.

Alors pourquoi cette entreprise est-elle restée ignorée par la plupart des linguistes français². Seule une étude historique détaillée permettrait peut-être de suggérer des réponses. Il nous semble pourtant possible d'évoquer deux séries de causes, qui convergent dans les années 60-70: le prestige de la linguistique américaine qui, dès l'origine, s'est constituée sur l'étude des langues indiennes, qui n'avaient aucune parenté avec l'anglais et ne permettaient donc d'établir ni filiations ni influences avec la langue maternelle des chercheurs. Ceux-ci n'éprouvant par ailleurs que peu d'intérêt pour les cultures qui s'exprimaient dans ces langues, leurs recherches étaient avant tout formelles, s'opposant en cela complètement à la philologie européenne. D'autre part l'apparition des ordinateurs a d'emblée permis de mettre l'accent sur des programmes formels, purement logiques, coupés de tout contexte. Avec dix ans de retard, et au

1 Éléments de Syntaxe Structurale

2 Au point que la référence à Tesnière est souvent absente des bibliographies de la linguistique.

moment où l'échec avait déjà été constaté, les linguistes français reprenaient le rêve avorté de Chomsky d'une traduction entièrement automatique. Les enjeux de pouvoir et de prestige au sein de l'Université française ont à ce moment joué leur rôle pour rendre impossible toute évaluation objective de l'intérêt et de l'efficacité de ce système, soit en termes de généralisation à des langues de structures différentes, soit, encore moins, en termes d'efficacité pédagogique.¹

3 - La Sémantique.

Il s'agit évidemment d'un problème central, puisque, paradoxalement, le lecteur peut comprendre 50% des mots d'un texte et ne rien comprendre du tout au texte, ne pas même savoir de quoi il traite! En effet, statistiquement, tout texte d'une certaine longueur est composé de 50% de mots grammaticaux (déterminants, pronoms, prépositions, etc...) qui ont très peu de sens, et n'ont pratiquement² aucune valeur référentielle, fonctionnant à l'intérieur de la grammaire d'une langue particulière, sans renvoyer au monde extérieur.

C'est sur ce plan que la rupture a été particulièrement nette. On sortait d'une conception philologique de la langue pour rechercher des modèles formels, on quittait le domaine de la culture - historique, ethnographique, sociale - pour celui de la technique quelque peu mécanique ("tel mot apparaît à la droite ou à la gauche de tel autre"). Il y aurait des réflexions à faire pour un sociologue à partir d'un constat tout simple: historiquement, et parfois géographiquement (l'un et l'autre sont nés en Suisse en 1916) structuralisme et dadaïsme ont suivi un parcours parallèle. Constat iconoclaste certes, puisque les intentions affichées paraissent opposées. Pourtant l'un et l'autre commencent par évacuer le sens. Nous affichons ici notre conviction philologique, justement, selon laquelle, dans une culture donnée il y a une cohérence qui permet d'établir des liens entre des domaines en apparence éloignés l'un de l'autre. L'imaginaire social, lui aussi, est structuré: ce ne sont pas les structuralistes qui le nieront!

A travers la philologie, c'était une autre conception de la linguistique qui était en jeu: elle donnait la priorité au sens et à l'histoire. La vision du monde d'une société, les représentations qu'elle se fait, bref sa culture, passent en grande partie par les mots, et la maîtrise d'un vocabulaire précis et étendu est un instrument de la pensée plus efficace que la maîtrise de schémas abstraits, même

¹ Les applications pédagogiques ressemblent à une course avec handicap, à partir du moment où, ayant évacué la notion de fonction, l'analyste est obligé de la remplacer par des parcours compliqués, qui ne sont pas toujours les mêmes pour la même fonction.

² Ce "pratiquement" est destiné à réserver le cas de conjonctions, prépositions, et surtout adverbes, qui gardent une valeur référentielle: sur - à côté de - auparavant... Leur signification précise reste cependant étroitement tributaire des autres éléments du texte.

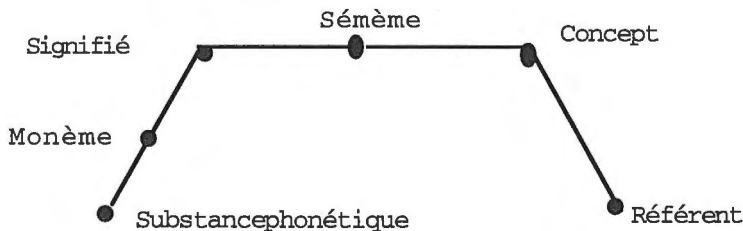
si, en dernier recours, on garde l'espoir philosophique, comme Chomsky, que ces mécanismes nous révéleront un jour les caractéristiques génétiques de la pensée humaine. L'analyse des mots peut nous faire comprendre comment se construisent les représentations, et elle peut aussi, en prenant des successions diachroniques plutôt que des coupes synchroniques, nous révéler les fondements historiques de ces représentations, nous faire plonger dans l'histoire de notre propre pensée.

Il ne faudrait pourtant pas commettre le même péché originel que le structuralisme et rejeter la linguistique de ce dernier demi-siècle pour mieux s'affirmer rénovateur. Il s'agit bien plutôt de récupérer tout l'héritage : celui de la méthode philologique, et celui des acquis du structuralisme. C'est ce que nous nous proposons de faire - à une échelle forcément réduite - pour montrer qu'il existe des méthodes d'analyse et un vaste champ d'investigations, à la fois pour les chercheurs universitaires et pour les didacticiens de terrain, car, sur ce plan-là, nous pensons qu'une coupure trop radicale n'aboutit qu'à un faux-semblant de connaissance, tant pour les uns que pour les autres.

Mais, avant de donner quelques exemples d'analyse de mots les resituant dans une perspective historique, nous proposerons quelques réflexions théoriques destinées à éclairer la façon dont le sens vient aux mots.

II Le Trapèze de Heger¹

Nous utiliserons un schéma commode, celui de Heger, dont l'essentiel est repris par K. Baldinger ("Vers une Sémantique Moderne -1984- P.130 et suiv.) Reprenons chacune des étapes du parcours :



¹ Pourquoi un trapèze plutôt qu'un quadrilatère? Mystère! Peut-être tout simplement parce que le point de départ de ces études a été constitué par le triangle d'Ullmann (1957), qui reprenait lui-même le triangle d'Ogden et Richards (1923), où les trois pôles sont constitués par le nom, le sens et la chose. En dédoublant le sens en signifié et concept, Heger conserve néanmoins une forme plus proche du triangle que le quadrilatère.

- **La substance phonétique**, c'est évidemment le mot tel qu'on le prononce. Dans le cas du mot graphique ce serait évidemment le mot tel qu'on l'écrit.

- **Le monème**, c'est la plus petite unité de première articulation, c'est à dire un ensemble de phonèmes comportant un sens ou , de manière approximative, le mot, à la fois tel qu'on le prononce et avec ses significations.

- **Le signifié**, lui, est un peu plus compliqué à définir, car, s'agissant du sens d'un mot dans un emploi particulier réel interviennent toutes les connotations. Certaines ne sont que des effets secondaires, des valeurs affectives peu marquées, donc qui peuvent ne pas être perçues - ou au contraire être rajoutées - par tel ou tel récepteur. Mais d'autres ont une fonction primordiale dans la communication : ce sont celles qui affectent au mot une valeur péjorative ou méliorative. Renvoyant directement à des jugements éthiques, elles facilitent la communication entre interlocuteurs partageant le même système de valeurs, mais elles peuvent la perturber gravement si ce n'est pas le cas : le mot peut alors avoir une valeur positive ou neutre pour le locuteur, et le récepteur peut le prendre avec une valeur négative. Ainsi, dès le niveau du signifié "in vivo" se retrouvent les ambiguïtés de la communication. C'est aussi à ce niveau que le mot perd son unité : la polysémie le fait assez souvent éclater en plusieurs sous-unités, qu'elles soient toutes dans le champ de la langue générale, ou que certaines soient propres à des langues particulières (langue technique ou régionale).

- **Le sémème** : cette entité, qui regroupe tous les signifiés d'un mot, fait apparaître une autre variété de connotations qui, cette fois, ne sont pas produites par la situation d'énonciation, mais par la présence du même mot dans différents champs lexicaux¹.

Pour peu que le contexte s'y prête, un deuxième, voire un troisième sens peut émerger et il n'est pas toujours facile de déterminer si le locuteur l'a fait intentionnellement. Grâce au structuralisme, et aussi aux index intégraux qu'ont permis les ordinateurs, on a pu constater que, au cours de leur histoire, les mots changent de sens par l'addition de petits déplacements entre ces divers champs lexicaux. Ils sont ainsi peu à peu amenés à changer de familles : ils abandonnent les liens qu'ils avaient avec certains mots et pénètrent dans d'autres domaines où ils créent de nouvelles alliances. Mais les contemporains de ces changements ²

¹ c'est ce qui permet les jeux de mots du genre de ceux de Francis Ponge, dont nous avons plagié le titre (" Le Parti- pris des choses") dans le titre de cette article. " exprimer", par ex., a gardé dans l'usage contemporain aussi bien son sens concret (" exprimer le jus d'une orange") que son sens abstrait (" exprimer une pensée, un sentiment, "). "Exécuter" une oeuvre peut retrouver un sens péjoratif à cause de l'emploi judiciaire "exécuter une sentence", etc...

² Comme l'ont montré les études phonétiques, à ce niveau aussi les changements ne sont pas perceptibles par les usagers

ne peuvent en avoir une conscience claire, car ils ne se manifestent d'abord que dans quelques syntagmes, sous la forme de ce qu'on nomme d'abord "incorrections" si c'est le fait d'usagers peu cultivés ou "faits de style" s'il s'agit d'écrivains. Comme le notait Imbs¹ ce sont les faits de style qui, se généralisant, deviennent des faits de langue, ce qui justifie l'intérêt qu'il y a à recueillir de nombreux exemples dans les oeuvres littéraires, et à établir des tables de fréquences.

- **Le concept** : sur ce point nous nous séparerons des analyses habituelles, qui estiment que le concept réunifie ce que le sémème avait dispersé, parce qu'il serait une sorte de représentation virtuelle de la réalité. Ceci ne pourrait pas même être vrai dans un système philosophique clos, dans lequel la recherche d'une cohérence interne maximum viserait à instaurer la monosémie pour tous les concepts. Dans ce cas se poserait le problème de la communicabilité de ce système : coupé de la réalité il ne pourrait rien exprimer d'autre que sa propre cohérence - comme les mathématiques, "langage" sans objet, coupé de toutes les connotations que la société ajoute, incommunicable aux autres usagers de la langue². Mais laissons ces hauteurs philosophiques pour revenir à une analyse plus sociolinguistique. Les avatars récents du mot "concept" lui-même nous aideront à comprendre les mécanismes qui sont en jeu. Dans les années soixante, Robert le définissait comme une "représentation mentale, générale et abstraite". De nos jours le mot, passé dans la langue de la publicité, désignerait plutôt la petite idée originale qui permet de changer la représentation que le public a de tel ou tel produit. Ce glissement est d'autant plus intéressant qu'il éclaire un mécanisme fondamental : on est passé du domaine du raisonnement - le concept philosophique ou scientifique est enserré dans un réseau d'argumentations - au domaine de l'affectivité - car c'est sur elle que cherche à agir le publicitaire. Tout simplement on est passé du rationnel au passionnel, et à la manipulation de celui-ci par des intérêts économiques ou politiques. La durée de vie d'un concept philosophique est liée à la longévité de la théorie dans laquelle il est apparu. La durée de vie du concept publicitaire ou politique est celle de n'importe quel gadget du même cru, et l'on sait que la recherche incessante de la nouveauté ne leur permet pas d'avoir des espoirs de survie très solides.

1 préface au Trésor de la Langue Française (Klincksieck, puis Gallimard 1971), dictionnaire en vingt volumes produit par le C.N.R.S. à partir du dépouillement informatique systématique des oeuvres littéraires depuis 1789. Ce matériau de départ a donné naissance à de multiples banques de données et travaux de recherches sur le lexique.

2 c'est peut être le risque que court une certaine conception de la philosophie. Un exemple de l'émergence de ce problème : faut-il valider le système philosophique de Heidegger indépendamment de l'engagement de son auteur dans les rangs du nazisme, ou bien le lien entre les deux est-il nécessaire à la compréhension?

Le mécanisme qui se trouve ici illustré, c'est celui du passage d'un mot entre un domaine spécialisé et la langue générale : il y gagne en extension et perd en compréhension. Ce gain et cette perte sont interdépendants et définissent le problème de la vulgarisation, d'autant plus important de nos jours que les médias répandent très vite les termes nouveaux apparus dans un domaine spécialisé comme la médecine, le droit, etc... Les intellectuels eux mêmes, jouant de la médiatisation pour leur propre renommée, lancent des concepts-slogans indéfinissables, comme le "post-modernisme".

Ce phénomène s'explique par le fait qu'un mot valorisé par la société se charge de valeurs affectives de plus en plus nombreuses, et que son apparition dans des contextes de plus en plus variés l'amène à des infléchissements du sens de plus en plus nombreux. Il se rattache dès lors non plus à une philosophie mais à une idéologie.¹

Les théologiens et les philosophes se sont fréquemment occupés de suivre le parcours de tel ou tel concept dans leur discipline. Les lexicologues, eux, n'ont fait dans ce domaine que des incursions ponctuelles² qui, chaque fois, mettent à jour des points centraux de l'idéologie, qu'ils n'ont jamais tenté de relier entre eux pour organiser une vision structurée de cette idéologie.

Le Référent Nous avons introduit ce terme à la place de celui de "chose" ou de "réalité" qu'emploie Heger parce qu'il nous a semblé que même dans le cas où l'objet désigné figurait matériellement dans une situation de communication commune au locuteur et au récepteur, le référent ne pouvait qu'être la représentation que chacun en a. Et celle-ci est tributaire du point de vue de chacun et des enjeux qu'il engage dans cette situation³. La communication peut avoir pour but ou pour fonction de se construire un référent commun. De proche en proche se constitue ainsi un univers de référence, mais il est ancré dans une culture et non pas dans un "réel objectif".

1 Ce mot a lui même subi le même processus - déjà chez Marx, qui en fait une arme de guerre contre ses adversaires. Précisons que nous le prenons ici dans son extension maximum : il s'agit de représentations du monde qui possèdent une cohérence globale assez floue, mais ont un réel pouvoir social à travers les clichés qu'elles présentent comme des évidences indiscutables. Ce n'est donc qu'en discutant justement ces évidences que l'on peut espérer ne pas rester complètement enfermé dans l'idéologie régnante.

2 Comme celle de Benveniste autour de la naissance du mot "civilisation" et de ses dérivés au XVIII^e siècle ("Eléments de Linguistique Générale"). Sa méthode, qui est celle de la philologie, se révèle beaucoup plus enrichissante pour ce genre de mots que celle de l'analyse componentielle de Pottier ou distributionnelle de Dubois.

3 Chaque culture se constitue un monde d'objets dont la signification symbolique, ou la fonction matérielle est fixée par les habitudes sociales. Celui qui ne participe pas à cette culture peut ne pas voir quel est l'usage même de l'objet que l'autre juge indispensable

On peut donc dire que les référents ont, comme les concepts qui se sont "vulgarisés" par un large usage social, une charge idéologique importante. Quand l' "école du regard" lançait l'idée que le but de l'écrivain devait être de décrire intégralement un objet (et Robbe Grillet a exercé ses talents sur un quartier de tomate, pour être plus sûr d'être exhaustif), il n'y avait là que les outrances habituelles du manifeste littéraire. Il continuera d'exister autant d'objets que de regards, et le quartier de tomate lui même aura des réalités différentes pour le peintre, le cuisinier, le chimiste, le physicien, le poète, etc...

Aussi, même après son passage par l'élaboration philosophique le mot, devenu concept, se retrouve plongé dans des champs lexicaux plus variés, et qui sont tous en relation avec les représentations sociales. La métonymie se charge de faire le reste, dans la mesure où elle permet des échanges de sens entre les lieux et les objets simultanément présents dans les mêmes situations : dès lors n'importe lequel d'entre eux suffit pour évoquer la totalité du contexte. C'est dire que le partage des mêmes référents suppose ou produit le partage des mêmes systèmes de valeurs : mêmes critères de vérité, mêmes jugements sur le Bien et le Mal. Ceux-ci opèrent évidemment à des degrés divers : un peu moins pour les référents concrets, beaucoup plus pour les référents abstraits (la liberté, la démocratie sont dans cette catégorie) parce qu'ils unifient un grand nombre de situations diverses. Mais il serait vain de tenter de nier le lien permanent qui unit l'affectif au sens même du réel. Une preuve douloureuse en est donnée par les schizophrènes¹ qui perdent le sens même du réel lorsqu'ils ont été élevés dans une famille où de trop nombreux interdits pesaient sur eux, les condamnant à nier le réel lui-même pour pouvoir échapper aux reproches.

Avant de quitter le trapèze de Heger pour traiter de quelques exemples concrets, nous voudrions proposer l'amorce d'une réflexion sur le trajet du sens dans l'image. Il est évidemment beaucoup plus direct que dans le vocabulaire², dans la mesure où l'image utilise des codes analogiques, qui retiennent donc des éléments du référent, et par là se rapprochent du symbole. Mais il ne faut pas perdre de vue que, entre la langue verbale et la photographie, l'image offre toutes sortes de gradations qui partent de la courbe qui visualise une évolution, et passent par le schéma, le plan, la carte, la caricature, le dessin, la peinture (avec au moins trois plans d'analyse : l'histoire mythologique, biblique ou anecdotique, les sujets représentés, et l'école ou la tendance du peintre). Le cas limite nous paraît constitué par la réalité virtuelle fabriquée par l'image en trois dimensions. "Le Grand Bleu" nous donne peut-être un avant-goût des effets qu'elle peut produire, l'engouement qu'il a déchaîné semblant lié à un effet

1 voir à ce sujet les travaux des antipsychiatres anglais, comme Laing, et ceux de l'école de Palo-Alto
 2 Cependant, avec le développement considérable de l'usage social des images, apparaissent des codes de citations et de références qui enrichissent leurs significations et accroissent la complexité de leur rapport au réel

direct produisant l'état euphorique des spectateurs. A l'autre bout de la chaîne, la lecture d'un graphique peut mobiliser plus de codes et de connaissances que celle d'un texte. C'est dire qu'il s'agit là d'un domaine de production du sens qui attend son sémiologue !

III De quelques mots concepts.

Sur ce point, le souci de rigueur de la linguistique entraîne une divergence importante avec le souci d'ouverture de la philologie, ce qui amène le lexicographe à de nécessaires compromis. L'analyse en sèmes, qui peut fonctionner avec des nomenclatures déjà établies par la science (botanique, zoologie) ou par la technique (c'est le cas des objets fabriqués, comme le siège, dont B. POTTIER a fourni une analyse rigoureuse), s'avère incapable de dépasser le niveau du signifié¹. Se porter au pôle du concept apparaît donc comme une véritable aventure philosophique, loin du terrain rassurant de la connaissance "scientifique". Il nous faut retrouver ici les études de BRUNOT, s'intéressant aux rapports entre la pensée et la langue, et celles de MATORE, introduisant le concept de "champ notionnel" pour étudier des types sociaux (le chevalier - l'honnête homme...) qui, fonctionnant comme les modèles d'une société, sont en rapport avec les valeurs dont celle-ci se réclame².

Notre étude se situe à un niveau un peu différent, essayant de repérer, dans l'usage général,³ l'évolution de deux séries de concepts qui touchent au fondement même de la pensée : ceux qui définissent l'humain par rapport au non-humain (nature - animalité ou au contraire, divinité) ceux qui concernent la conception du temps, donc le sens de l'histoire (chute ou progrès). Ces concepts ont une existence d'abord dans la théologie, puis, lorsque la pensée se laïcise,

1 Et même à ce niveau, la structuration est le plus souvent aléatoire, si l'on quitte le terrain des vocabulaires scientifiques ou techniques.

2 Lorsque H. Mitterand ("le discours du roman") parle du médecin comme modèle social à la suite du succès de Claude BERNARD, et d'une "idéologie biologiste", c'est bien ce double niveau (personnage social - représentation idéologique) qu'il évoque.

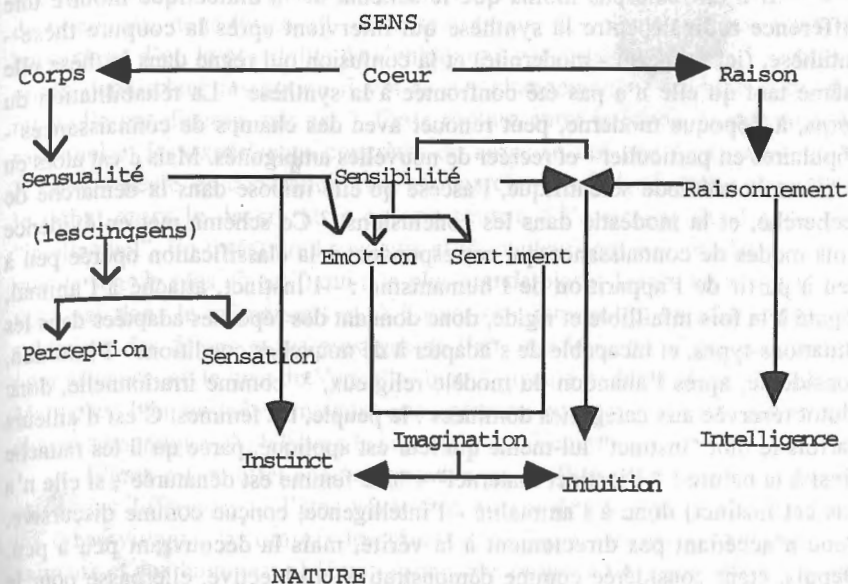
3 c'est à dire dans celui que les dictionnaires relèvent dans les textes qui ne s'adressent pas à des "spécialistes" (oeuvres littéraires, voire usages courants, locutions figées). Les changements de sens ne peuvent être datés, car ils relèvent d'une statistique des emplois : le sens ancien peut subsister très longtemps - en particulier dans les locutions - et le sens nouveau apparaître très tôt, et parfois ne se développer que longtemps après. Si l'on peut néanmoins parler de rupture, c'est parce qu'on peut relever la convergence des changements dans plusieurs mots de même champ lexical ou de champs lexicaux voisins.

dans la philosophie. Dans les deux cas, surtout plus particulièrement dans le deuxième, ils sont pris dans un discours qui s'efforce d'établir des liens logiques, donc rationnels, avec les principes admis au départ. Mais, concernant tout être humain, de là ils se répandent dans l'expression générale et, de constructions générales, abstraites et rationnelles, ils deviennent des représentations qui mobilisent les ressources de l'imagination, et surtout prennent place dans les systèmes de valeurs du Vrai et du Bien. En revenant ainsi dans l'usage social, ils deviennent instruments de jugement, donc de pouvoir. C'est pour cela que, à travers des représentations différentes, se perpétueront souvent des rapports de domination : certains avatars des catégories aristotéliennes du chaud et du froid, de l'humide et du sec, se trouvent encore dans "l'Esprit des Lois" de Montesquieu pour expliquer que seuls les peuples des zones tempérées peuvent développer la raison. Au Nord la pensée est paralysée par le froid, tandis qu'au Sud l'excès de chaleur la rend nonchalante¹. On sait d'ailleurs que, pour démontrer l'infériorité des femmes, Aristote l'expliquait par leur humidité, qui les rendait déformables, donc inconstantes; la religion l'a justifiée par leur rôle dans le péché originel, et la médecine du XIX^e siècle par leur soumission à la nature. C'est dire que les différentes représentations entretiennent avec le réel des relations qui dépendent encore souvent de préjugés antérieurs à la nouvelle idéologie.

Nous procéderons par contrastes en explorant une rupture qui a commencé à s'opérer à partir de la Renaissance et n'en finit pas de déplacer les mots qui servent à définir notre rapport aux autres et au monde : homme - femme - progrès - nation - religion, laïcité, etc... Nous sommes ici à l'articulation entre tradition et modernité, et, comme les mots dont il s'agit sont des mots-concepts, nous appuierons notre analyse sur l'ensemble du champ idéologique auquel ils appartiennent.

1 - Nous partirons du mot "sens" parce que, à travers ses différents usages, il renvoie à la totalité du champ de la connaissance. N'en soyons pas étonnés, car si l'homme est l'animal qui donne du sens à tout ce qui l'entoure, cela signifie que pour lui la fonction sémiotique peut s'exercer à la fois par l'expérience et par le raisonnement. Voici une première approximation du champ lexical qu'il recouvre

¹ "nonchalant" lui même renvoie à l'idée de chaleur - mais ici au sens de " intérêt porté à." Mais le vocabulaire reste porteur de ces anciennes théories, et les métaphores précieuses de l'amour (feu, flammes) plongent elles-mêmes leurs racines dans cette opposition entre les passions chaudes (amour, mais aussi colère) et les passions froides (jalousie - colère froide)]



C'est autour de la position centrale ("Coeur") que la rupture s'est opérée progressivement. Pascal considère encore le coeur comme un moyen de connaissance, mais c'est parce qu'il lui attribue une connaissance intuitive de la réalité, et le mot "intuition" reste proche de son sens originel, qui est théologique : ce serait la connaissance du mystique, qui accède directement à la vision surnaturelle, divine, alors que le théologien y accède par le raisonnement. Au XVII^e siècle, le mot "sentiment" désigne une intuition qui peut être rattachée aussi bien à la sensibilité (sens actuel du "sentiment") qu'au raisonnement (sens que l'on a conservé, affaibli cependant, dans l'expression figée "j'ai le sentiment que"). La coupure se fait autour du débat sur les "animaux machines", amorce d'une philosophie mécaniste qui, sous des formes diverses, produira des effets jusque dans la naissance d'une biologie expérimentale au XIX^e siècle. Cette coupure entre le corps et l'âme, qui a permis d'instituer une science fondée sur l'observation objective et le raisonnement abstrait a une valeur fondatrice pour ce qu'on peut désigner comme le modernisme. Différentes tentatives, comme le sensualisme de Condillac au XVIII^e siècle, la réhabilitation de la pensée sauvage et du sentiment, de Rousseau au "post modernisme" en passant par le romantisme, ont remis en cause la coupure entre le corps et l'âme, la sensibilité et l'intelligence¹

¹ "Le bon sauvage", "l'Orient", l'exotisme sont autant de refuges d'une pensée irrationnelle qui revient sans cesse pour montrer que la vie, et parfois la raison elle-même, sont tributaires de cet imaginaire où se mêlent sensations, émotions, souvenirs et désirs.]

Il n'en reste pas moins que le schéma de la dialectique montre une différence radicale entre la synthèse qui intervient après la coupure thèse - antithèse, (ici tradition - modernité) et la confusion qui règne dans la thèse elle-même tant qu'elle n'a pas été confrontée à la synthèse¹ La réhabilitation du corps, à l'époque moderne, peut renouer avec des champs de connaissances - populaires en particulier - et recréer de nouvelles ambiguïtés. Mais c'est alors en oubliant la méthode scientifique, l'ascèse qu'elle impose dans la démarche de recherche, et la modestie dans les conclusions.² Ce schéma met en évidence trois modes de connaissance qui correspondent à la classification opérée peu à peu à partir de l'apparition de l'humanisme : - l'instinct, attaché à l'animal, réputé à la fois infailible et rigide, donc donnant des réponses adaptées dans les situations-types, et incapable de s'adapter à de nouvelles conditions - l'intuition, considérée, après l'abandon du modèle religieux,³ comme irrationnelle, donc plutôt réservée aux catégories dominées : le peuple, les femmes. C'est d'ailleurs parfois le mot "instinct" lui-même qui leur est appliqué, parce qu'il les rattache ainsi à la nature ("l'instinct maternel" - "une femme est dénaturée", si elle n'a pas cet instinct) donc à l'animalité - l'intelligence, conçue comme discursive, donc n'accédant pas directement à la vérité, mais la découvrant peu à peu. Depuis, étant considérée comme démonstrative et objective, elle passe pour le seul vrai moyen de connaissance. Cela correspond à la promotion du type social du savant et, un degré en dessous peut-être, du chercheur. Ces mots-concepts n'ont pas de définition rigoureuse et, ne répondent pas au principe logique de non-contradiction : dans la série des exemples que proposent les dictionnaires, il est aisé de relever des contradictions. C'est parce que toute idéologie fonctionne aussi comme un mythe : c'est un principe d'explication général, dont les limites de validité ne sont pas fixées. On retrouve en eux la force sociale des représentations collectives auxquelles ils réfèrent. L'"intelligence" est typique de ce fonctionnement : on ne la définit pas, mais on la mesure quand même. Il faudrait donc analyser les tests de Q I pour savoir à quelle définition implicite

1 C'est ce qu'oublie parfois les post-modernes ou les écrivains contemporains, comme Le Clezio, attachés au mythe du Bon Sauvage. L'idéologie moderniste nous amène à juger non-pertinent tout jugement qui dicté par le regret du passé, ne prend pas en compte cette coupure fondatrice, avec toutes les distinctions qu'elle permet d'analyser

2 Il est évident que, là encore, il y a intérêt à rester conscient de l'intervention de l'imaginaire jusque dans ce qui paraît le plus rationnel, pour éviter des débordements comme le culte de la Raison au XVIII^e siècle ou le scientisme au XIX^e

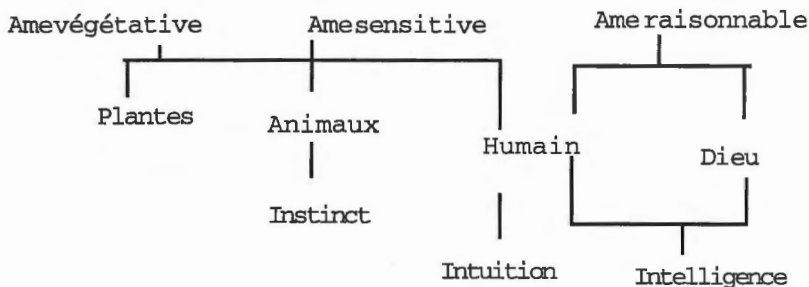
3 au XIX^e siècle. Mais toute datation est approximative et aléatoire dans la mesure où le mot a été utilisé en théologie, donc dans une langue particulière où il pouvait garder longtemps le même sens, et, simultanément, dans la langue générale, où son sens est assez différent.

elle correspond, et l'on s'apercevrait alors qu'elle n'est pas du tout indépendante de la culture, donc qu'en elle se mêlent encore des connaissances, voire des habitudes (d'où la possibilité de s'entraîner à ces tests eux-mêmes !), et qu'en outre, depuis leur institution il y a eu des changements (les tests d'habileté manuelle ont disparu, par ex;). Cette rupture entre le mode de connaissance rationnel et les expériences concrètes du corps se fait peu à peu au cours du XVII^{ème} siècle, en corrélation avec une marche vers l'abstraction : en peinture, le débat entre le dessin et le coloris tourne à l'avantage du dessin, plus "intellectuel". En littérature, les odeurs et les couleurs ont peu de place : c'est la vue, le sens le plus objectif, qui a la plus grande place. Toutes les évolutions ne vont pas dans le même sens et, à l'ascétisme janséniste, on peut opposer la splendeur des décors et les prestiges de l'art, que la Contre-Réforme mobilise pour sa cause, ou le luxe de Versailles que la royauté mobilise pour son prestige. Mais c'est bien au même moment que se trouve quelque peu bousculé un autre champ sémantique où s'élabore la conception de l'homme.

L'âme est en effet encore conçue, sous l'influence d'Aristote, sous trois catégories différentes : - l'âme végétative, source de vie, donc commune à tous les êtres vivants, y compris les plantes. - L'âme sensitive, commune aux animaux et aux humains. - L'âme raisonnable, propre à l'homme. Mais à la suite de Descartes, les deux premières sont rattachées au corps, substance étendue et soumise à la dégradation. Seule la troisième, substance pensante, est éternelle, propre à l'homme, et elle vient de Dieu. La coupure est ainsi beaucoup plus radicale entre le monde animal et l'homme, et le mot âme s'éloigne radicalement de son sens étymologique (anima : ce qui anime). Le corps est donc une simple mécanique, et tout ce qui s'y rattache tire l'homme vers le péché. Aussi le péché le plus vitupéré n'est-il pas la violence¹, qui donne la mort à autrui, mais la luxure, et, chez les plus zélés, la sexualité elle-même. Dans ce contexte, la "sensualité" est elle-même un péché, et la sensibilité entraîne le soupçon de faiblesse.

En mettant en rapport le champ sémantique de l'âme ainsi repéré et celui du sens on voit que tous les deux recouvrent la même zone centrale. Celui de l'âme est cependant un peu plus général.

¹ Bossuet justifie la violence exercée par l'Inquisition en invoquant les noces de Cana et le "impelle entrare" que Jésus lance à ses disciples pour les inciter à faire entrer de force les invités qui refusaient de venir



Il part des plantes et va jusqu'à Dieu. Dans certaines interprétations même s'ajoute une "âme de l'univers" qui rappelle une autre forme de pensée, courante au Moyen-Age, opposant le monde incréé dans lequel vit Dieu, entouré des créatures célestes (anges, archanges, etc...) et le monde sublunaire, la création donc, où se trouvent minéraux, végétaux, animaux, humains. C'est dans cet univers que l'humanisme est venu introduire la toute première coupure sur laquelle s'est élaborée la modernité : celle qui sépare l'homme des autres créatures.

Il en est de ces différentes ruptures comme de toute manière de penser : la vie amenant à tenir compte aussi bien de ce qui est condamné (la chair, la sensualité, l'instinct) que de ce qui est valorisé ("l'esprit", la spiritualité - l'intelligence) des compromis sont trouvés, des représentations contradictoires coexistent dans les mêmes mots ("l'esprit", tout immatériel qu'il soit, a produit une famille où se rencontrent l'immatériel, le social et même le chimique : l'Esprit-Saint-l'esprit de salon- l'esprit de vin et les spiritueux). Enfin des idéologies ont réhabilité la sensation (le sensualisme) la sensibilité (le romantisme) et même l'irrationnel (le surréalisme).

C'est dire que l'évolution de ces concepts doit être analysée dans le cadre de systèmes complexes, et même de relations contradictoires, qui imposent la plus grande prudence dans l'utilisation de modèles logiques comme ceux que le structuralisme propose. Par contre, lorsqu'on passe au niveau des types humains auxquels sont appliqués ces concepts, on retrouve un système de classification qui sert brutalement de justification aux rapports de domination : les dominés se voient systématiquement attribuer les caractéristiques liées au corps, à la nature. La mesure du Q I n'est-elle pas elle aussi susceptible de fonctionner comme un instrument "scientifique" de classification sociale? L'intuition, voire l'instinct, seront attribués à l'enfant, à la femme, au peuple, et, encore plus nettement aux sauvages. Selon un fonctionnement socialement très efficace, cela aboutira à leur reconnaître moins de droits en fait et, parfois, à les survaloriser en paroles (la "fraîcheur enfantine", "la grâce féminine", "le bon sauvage"). Depuis le romantisme les cartes se sont peu à peu mêlées : l'artiste, se réclamant de la

sensibilité, et se proclamant créateur, a érigé un système de valeurs qui s'oppose à celui du guerrier (la société aristocratique) et celui du bourgeois (la société industrielle et mercantile). Le véritable "post-modernisme" est peut-être là : au delà de la libération de la femme, de celle des peuples colonisés, des droits de l'enfant, se profile la reconnaissance de la complexité humaine, l'acceptation de valeurs parfois contradictoires, comme la sensibilité et la maîtrise de soi, bref la reconnaissance de l'aspect paradoxal de la réalité humaine.

Nous évoquerons plus brièvement un autre champ lexical : celui du temps. Contrairement à ce qu'on pourrait logiquement attendre ce n'est pas à travers la conjugaison verbale que nous le verrons s'inverser, mais à partir du changement de sens de quelques mots aux alentours de la deuxième moitié du XVII^e siècle (progrès, succès, original) puis au XVIII^e siècle (travail - révolution), et enfin à partir de la multiplication de la famille de "moderne" (mode - modernité - modernisme) au XIX^e siècle. L'aspect le plus visible de ces changements, c'est l'émergence de la querelle des Anciens et des Modernes, qui correspond à la remise en cause de la doctrine de l'imitation, acceptée par tous au XVII^e siècle et qui, après une longue évolution, et le changement de modèles (classiques cédant la place aux bardes nordiques) aboutira à valoriser l'originalité. Notons quelques observations pour appuyer notre analyse : les mots "progrès" et "succès" ont eu, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, un sens neutre, correspondant à celui des verbes d'où ils venaient : progresser, c'est avancer (vers l'âge mûr pour un enfant, mais vers la mort pour un vieillard), succéder, c'est arriver après. L'un et l'autre devaient être précisés par un adjectif (un bon ou un mauvais progrès, un succès heureux ou malheureux). Mais peu à peu ils ne sont plus employés que dans leur sens positif, et ne sont plus précisés par un adjectif. L'idéologie du progrès est en train de naître, et elle supplantait celle de l'âge d'or : l'écoulement du temps doit nous donner non plus des regrets (nous nous éloignons de l'âge d'or) mais des espoirs (un progrès indéfini permettra à l'humanité d'améliorer sans cesse sa condition) Malgré les avatars (famines et guerres mondiales) et les critiques (celle de Valéry est assez connue)¹ les mots ont gardé de nos jours leur valeur positive.

Quant au mot "original", il a d'abord le sens "de conforme à l'origine". Dans une société de caste, où la naissance assignait au nouveau venu une place immuable cette conformité à l'origine n'était que la codification de la reproduction sociale, et il n'était pas question de s'écarter de cette place, soit pour "déroger", soit pour s'élever indûment. Pourtant le changement de sens du mot va être radical, et "original" prendra un sens péjoratif (bizarre, étrange) dès qu'il s'appliquera non plus à celui qui reste fidèle à ses origines, mais au contraire à celui qui invente un nouveau comportement. Le changement de sens a sans doute été favorisé par l'opposition entre "original" et "copie", dans

¹ Regards sur le Monde Actuel : "sur le Progrès"

laquelle l'original comporte une nouveauté que n'a plus la copie. Mais pour aboutir à une inversion aussi absolue du sens il fallait que ce changement fût en rapport avec ce renversement de l'axe du temps qui faisait qu'au lieu de chercher ses modèles dans le passé, l'homme moderne devait se situer dans un mouvement ascendant, où la nouveauté, l'originalité - au sens nouveau - représentait une valeur.

Les mentalités commencent donc à changer avant même la première révolution industrielle : c'est peut-être ce changement, autant que celui des infrastructures économiques, qui a permis justement cette révolution. Mais voilà que nous venons d'employer deux fois le mot "révolution", et toujours avec le sens de "changements profonds". Or la 1^{ère} révolution, celle qui a changé le sens de ce mot, est celle de 1789. Auparavant le mot est employé surtout en astronomie, pour désigner le parcours d'un astre dans le ciel, autrement dit son passage régulier aux mêmes endroits; quand il a fini, il recommence une nouvelle révolution, sur la même trajectoire. Et c'est bien sur ce modèle que les premiers révolutionnaires ont conçu les événements qu'ils suscitaient: il s'agissait de revenir au modèle de la démocratie romaine. On voit que le mythe du progrès n'avait sans doute pas encore assez de force pour amener l'abandon des modèles du passé. Les costumes romains, les fêtes des citoyens étaient le moyen de célébrer cette "révolution". Mais son résultat ayant été très vite différent des modèles de l'antiquité, le mot "révolution" pouvait devenir le symbole d'un changement radical.

Au cours du même siècle le mot "travail" prenait une valeur positive. Rappelons qu'il avait, au cours du Moyen Age, remplacé le mot "labeur" et que dès l'origine, il indiquait quelque chose de pénible et rappelait la malédiction biblique (pour l'homme "tu gagneras ton pain à la sueur de ton front", pour la femme, qui est "en travail" quand elle accouche, "tu accoucheras dans la douleur"). La noblesse, classe oisive, affiche comme vertu principale la "libéralité", c'est à dire la prodigalité : les dépenses ostentatoires servent au noble à "tenir son rang". La bourgeoisie, liée au commerce et à la production, valorise au contraire l'épargne et le travail. Aussi le mot acquiert-il dès lors une valeur morale. Alors que le noble aurait déchu s'il avait travaillé, le bourgeois, lui, doit travailler et épargner. Marx complètera cette vision positive du travail en reconnaissant que c'est par lui que l'homme humanise le monde.

Voilà donc valorisés l'avenir, le changement, le travail : c'est la modernité qui se met en place. La société prendra conscience au XIX^e siècle de l'importance de ce nouveau concept et les dérivés de "moderne" se multiplient alors : modernité, mode, modernisme. Baudelaire, avec son éloge de la mode, le dandysme avec un culte exacerbé de l'originalité, contribuent à accélérer le mouvement. Le mythe de la nouveauté s'installe dès ce moment; on le voit fleurir dans le langage moderne, que ce soit la publicité ou la critique d'art. Il est des nouveautés, tant dans la technique que dans les arts, qui sont la reprise de

créations qui ont parfois un demi-siècle. Mais le mythe de l'éternelle jeunesse est de retour et rejette toute influence du passé.

Si après cela, le "retour du balancier" - autre représentation mythique - amène les post-modernes à invoquer tradition, racines, famille, tribu, il est évident que ces mots n'ont plus le même sens qu'avant la rupture du modernisme. Mais on ne se méfie jamais assez des mots, et certains post-modernes restent pris au piège qu'ils se sont eux-mêmes tendu.

CONCLUSION

L'étude du vocabulaire offre des champs de découvertes à peu près illimités, et d'autant plus intéressants qu'ils touchent à tous les domaines de la pensée et de l'activité humaines. Avec les apports de l'histoire, de l'ethnographie, de la sociologie, la philologie peut renaître sous des formes nouvelles. Il y a longtemps qu'elle a abandonné le rêve - qui fut le sien explicitement au Moyen Age et parfois implicitement bien plus récemment chez des chercheurs étudiant l'antiquité - d'être la Science des Sciences. Mais elle peut avoir une place éminente, car elle nous permet d'étudier nos propres mythes. En ramenant sur nos propres usages langagiers l'observation que nous avons aiguisée en observant des sociétés souvent très éloignées de la nôtre elle peut nous permettre de mieux nous connaître. Ainsi, une fois de plus, le "connais-toi toi-même" doit-il être complété par "en portant sur toi le même regard que sur les autres".

On est évidemment très loin de la linguistique que les années soixante et soixante dix ont développée. Le rêve d'une rigueur toute logique a permis de mettre de l'ordre dans certaines méthodes de recherches mais hélas il a aussi, souvent, rendu inintéressantes et même inopérantes bien des analyses. On aimerait voir se clore le chapitre des exemples fabriqués sur mesure par des linguistes en mal d'abstraction, échangés comme des balles de tennis en leur inventant des contextes d'utilisation fabriqués dans les laboratoires. La grammaire peut aussi servir à maîtriser la langue dont on a besoin dans les usages quotidiens et, si l'on a cette préoccupation, on retrouvera vite la nécessité d'étudier le vocabulaire, qu'il soit structurable ou pas. S'il l'est, structurons-le ! S'il ne l'est pas, tant pis pour la structure : les mots nous sont plus utiles qu'elle !

André GRANGE
I.U.F.M. de la REUNION